



*Le Gardien du silence* L'Amourier éditions 2014

par Jean-Claude Vallejo (Revue L'Iresuthe N° 31 septembre 2014)

*Michel Diaz nous propose régulièrement depuis quelques temps des nouvelles où l'on peut apprécier les qualités de sa langue et l'univers qui est le sien. Nous avons reçu au cœur de l'été ce recueil de cinq nouvelles, précédé d'une note d'introduction éclairante sur son pari d'écriture, explorant aux limites des sens ce qu'on peut connaître du monde, de l'autre ; écrire pour essayer d'avancer dans l'inconnaissable. Sa prose est empreinte de poésie, de fantaisie, d'humour et de désespoir. Les nouvelles illustrant son propos sont de petites merveilles.*

Le personnage de *Garde à vue*, Antoine Garapond, est un retraité de l'enseignement, paisible et vieillissant, comme il se doit, menant une vie bien ordinaire. Par quel mystère la perte d'un carnet apparemment anodin va-t-elle le conduire devant un juge ?... Vers quel abîme va-t-il basculer, avec Luisa, son épouse ?... Michel Diaz révèle impitoyablement nos angoisses sociétales actuelles. Seul récit à la troisième personne parmi les cinq du recueil.

Dans *Le Gardien du silence*, qui donne son titre au recueil, pourquoi le narrateur, homme de théâtre, tient-il tant à rencontrer Raymond, l'ancien gardien et fondateur du musée d'un camp d'internement des Pyrénées Orientales ? Avec en toile de fond la *Retirada*, la guerre, la collaboration et la Résistance, un texte émouvant tendu sur le fil fragile de la mémoire et de la vie.

Quel *acte irréparable*, parvenu à la quarantaine, le narrateur des *Quarantièmes rugissants* a-t-il pu commettre ?... Au moment du décès du père, la tension avec sa sœur jumelle, eux que tout oppose, monte, paroxystique, jusqu'à la folie, jusqu'au point de rupture ultime...

Après un premier paragraphe remarquable sur l'écriture, et son *inconsolable clarté*, le narrateur nous fait assister à une *Invitation* bouleversante de solitude où la rumeur du restaurant se fait étrange silence pour accueillir une scène spectrale, car *la conscience des choses est quelquefois obscure*. Sans doute est-ce dans le plus grand éloignement qui soit, dans l'absence la plus absolue, qu'il est possible aux âmes de se rapprocher le plus et de tisser entre elles ces correspondances secrètes où se pose la voix de l'imprévisible. Les histoires de Michel Diaz frôlent parfois le fantastique. Avec délicatesse.

Le recueil s'achève sur un *Portrait de l'auteur en jeune homme sur une table d'autopsie*, dans un curieux face à face avec son légiste. Humour et fantastique, donc. Et dérision : *Je déteste pourtant, d'habitude, être dérangé quand je dors*. Face à face avec soi-même, ce qu'on fut, ce qu'on sera. Extraordinaire d'intense frénésie, la langue de Michel Diaz semble par moments s'en aller du côté de *Maldoror* auquel ce texte vertigineux me fait de loin penser. Cet incertain voyage immobile fait de cet improbable narrateur, à sa manière, un autre gardien du silence.

Les personnages et les narrateurs de ce recueil ont des rapports tortueux, complexes et contrastés, au monde, à l'autre, aux proches. Leur solitude tragique ou simplement pathétique se résout à travers les mots et l'écriture, pour repousser les limites de l'indicible, les mots écrits pour traverser ces silences qui nous assourdissent.

Des nouvelles à découvrir au plus vite. ■



Dès sa note d'introduction, Michel Diaz nous plonge dans ce qu'il nomme *ces tâtonnements d'infirmités qui nous ouvrent ces routes étroites sur lesquelles nous avançons*. Au service de ces tâtonnements, il y a nos sens dont nous usons si maladroitement et incomplètement et, parmi eux, l'ouïe et, au cœur de l'ouïe, les sons et les silences.

*Il y a des silences fermés sur leur secret, écrit-il. Et d'autres, par lesquels un secret se révèle. Et il y a les mots de la parole qui, parfois, ne font qu'ajouter au silence un silence plus grand encore.*

Ainsi, les humains que nous sommes tentent de se comprendre à travers les mots de la parole et ne réussissent, dans le meilleur des cas, qu'à s'imaginer. Parfois, le silence parle encore mieux que les mots ; peut-être parce qu'il est plus audacieux ; encore faut-il avoir le courage de l'écouter pour entendre au-delà des sons de la langue et découvrir alors *une parole qui ne bruit que pour éclairer, en son centre, d'un faisceau de lumière incertain, l'espace opaque de ce qui se tait.*

L'écriture de Michel Diaz offre une savoureuse lecture, ciselée, fruitée, odorante, impertinente, ludique, profonde, parfois extravagante, dont je savoure chaque phrase, l'imaginant, lui, l'auteur, penché sur sa feuille, peignant avec jubilation et précision chaque détail, harmonisant les rythmes, ponctuant les silences, et j'aime sentir, lorsque je découvre un texte, son auteur jubiler et son écriture me prendre dans ses filets.

C'est ce qui se passe dès les premières lignes de *Garde à vue*, nouvelle qui ouvre ce recueil, alors qu'Antoine Garapond *la pantoufle indolente et le pyjama nonchalant* se lève en ce matin de mai, *prometteur de lumière et de vie frissonnante*, pour préparer comme chaque jour le petit-déjeuner de Luisa, sa femme encore endormie.

Mais *Il y a de ces jours qui cabotent à peine commencés*, nous dit-on et, quelques lignes plus loin, lorsque deux policiers font retentir la sonnette et les premières mesures de *Frère Jacques*, Antoine Garapond comprend que son carnet a été retrouvé et que les ennuis vont commencer. Dans ce texte à la fois politique et humaniste, l'humour d'Antoine Garapond – professeur d'Histoire à la retraite, sosie de Lénine dont l'histoire familiale a fait un quasi-cousin, défenseur de la dignité humaine et de la littérature censurée – côtoie la bêtise obtuse d'un juge dressé à condamner aveuglément, tandis que la poésie de la vie dont tout son être déborde se heurte à la cruauté d'une réalité sociale obscène et intraitable.

D'où son engagement. D'où son petit carnet noirci de notes rédigées hâtivement au fil de l'inspiration *dans une écriture serrée que l'on pouvait dire presque illisible* avec le projet d'un Essai édité clandestinement et distribué sous le manteau ; petit carnet malencontreusement égaré un jour de promenade et tombé entre les mains d'un mouchard, puis de la police, puis de la justice qui, après en avoir scrupuleusement décortiqué le contenu, va décider de faire taire son auteur.

Ce texte brutal, voire odieux dans ce qu'il dénonce et ce qu'il envisage de l'avenir des humains dans une société qui veut contrôler jusqu'à leur mort, est bourré de vitalité, d'humour, d'images et de digressions gambadant *comme un poulain fou dans un pré, se cabrant et ruant, repartant de plus belle* dans l'esprit de ce personnage pétillant d'intelligence, de vitalité et débordant de tendresse pour la vie elle-même – quand bien même convaincu de son impermanence – qu'est Antoine Garapond.

Et c'est dans cet entre-deux (la froide certitude du juge et la belle folie du rêveur engagé) que se glisse le silence, dans cette ombre de la clandestinité et de la censure dont le vieil homme pense [qu'elle] *était après tout, une belle alliée (discrète et riche de ressources, de passages secrets bruissant de pas furtifs et de mains affairées)*... car au service de la liberté de vivre, d'écrire et de parler.



Dans *Le Gardien du silence* qui donne son titre au recueil, Miche Diaz nous invite à partager un voyage de mémoire individuelle et collective, en compagnie du narrateur, un homme de 50 ans, comédien et metteur en scène de théâtre, dont le père est mort quelques mois plus tôt.

*Cet événement (la disparition de mon père), et un certain nombre de petits faits que je vis se produire et se répéter à partir de ce moment-là (et sur lesquels je ne désire pas m'appesantir) m'emplissaient d'un désespoir primaire, d'une tristesse à la fois insistante et diffuse que je n'ai jamais réussi à identifier tout à fait.*

Cette tristesse, ce désespoir, cette nostalgie aussi caressent ces pages de la première à la dernière. Tout d'abord, dans cet art déployé par l'auteur de nous replonger dans nos souvenirs de terre, d'humus, de village, d'odeurs, de lumière, de vieil homme enfin, image familière d'un grand-père, peut-être, ou d'un passant, forcément croisé un jour ou l'autre au cours de notre enfance, et qu'il dépeint ainsi :

*Il était tel qu'on me l'avait décrit, un grand bonhomme qui allait sur ses quatre-vingts ans, la stature d'un bûcheron, l'œil vif, solide encore, enraciné dans cette terre qu'il n'avait jamais quittée.*

Et plus loin :

*Il parlait, sans forcer sur sa voix, retenue et basse, juste ce qu'il fallait pour que je le comprenne, faisant des mots qu'il employait une musique grave, presque caverneuse, qui lui montait du fond de la poitrine, portée par un accent qui avait dans sa gorge le bruit sourd des galets dérangés qui gémissent et s'entrechoquent quand on descend marcher pieds nus dans le lit d'un torrent.*

Nous y sommes.

Entre ce fils/metteur en scène qui désire raviver la mémoire de ce père disparu, interné politique au camp du Carlitte l'année de ses 18 ans, et Raymond, le vieil homme, qui a érigé un musée à la mémoire de ce camp dans lequel il a été lui aussi enfermé comme ses milliers de camarades – ... *républicains, espagnols, réfugiés dans l'Hexagone depuis 1939. Membres des brigades internationales. Antifascistes ou communistes suspectés d'être un danger pour la France...* –, on comprend peu à peu que la rencontre ne sera pas possible. Du moins, pas comme l'espérait le plus jeune. Car elle aura lieu cette rencontre, plusieurs mois plus tard, dans une confidence inattendue venue du plus profond du silence et des nuits de solitude de Raymond.

De la solitude, le narrateur dit au début : *La solitude ne m'est pas hostile. Je la trouve plutôt rassurante. J'aime bien savoir qu'elle est là...* Tandis que le vieil homme lui répond à un moment : *Je respecte les livres, mais il y a aussi les mots de la vraie vie, ceux qui vous sauvent du naufrage parce que quelqu'un les a dits au moment où il le fallait. (...) Moi, par exemple, vous voyez, j'aurais bien aimé, pour qu'il rende la solitude un peu supportable, que mon père me dise... je ne sais pas... mais par exemple...* Mais son père n'était pas homme à combler cette attente.

Pour nous lecteurs, la boucle est bouclée quand l'hommage que le narrateur rend à son père – grâce à cette rencontre avec son double magnifique – offre un passage à la confidence jusqu'alors impossible de Raymond et brise enfin le silence. Alors, les histoires individuelles, étroitement mêlées à la Grande Histoire, inventent une musique de chair, de larmes et de consolation qui nous touche au cœur.

\*

De la troisième nouvelle, *Les quarantièmes rugissants*, je ne dirai pas grand-chose, si ce n'est qu'elle est selon moi la bombe à retardement de ce recueil, son point culminant, l'audace de son auteur, la manifestation du silence croupi qui explose à un moment puis tue à petit feu, pour le reste de leur vie, les protagonistes de l'histoire.

Écrite elle aussi à la première personne, elle “ met en scène ” le narrateur (Samuel) et sa sœur (Agatha), faux jumeaux de quarante ans dont le père vient de mourir...

*D'un imprévisible accident vasculaire que personne n'a vu venir, et lui encore moins.*

*Et, souligne Samuel, ironie du sort envers un incroyant de l'espèce la plus forcenée: le lundi de Pâques, pendant la nuit, au creux le plus secret de son sommeil, à côté de ma mère.*



Il n'y a pas que le père qui soit forcené dans cette famille, et le face-à-face entre le frère et la sœur (dont le premier affirme que la seconde est à *demi-dingue*, tout en se trouvant contraint de s'interroger plus tard sur sa propre dinguerie), la veille de l'incinération du père – que je me plais à imaginer se retournant dans son cercueil planté au milieu du salon, entouré de six cierges, deux étages en dessous –, [dans] *une petite chambre sous les combles, une chambre d'appoint si on veut, un espace plutôt exigu, mais équipé d'un petit coin toilette et accueillant deux lits jumeaux, accolés presque l'un à l'autre*, tient du drame familial antique et mythique à la fois.

Encore une fois, l'écriture de Michel Diaz nous entraîne dans un jeu de dialogue à la fois jubilatoire (cet homme satisfait de lui-même, *coincé de partout*, qui essaye de garder son quant-à-soi face à une sœur voracement extrême) et une poésie brutale et belle, lorsqu'Agatha provoque Samuel jusqu'au bout de la nuit à coups de grandes tirades théâtrales, pour crever une fois pour toutes l'abcès du silence.

*C'est alors qu'elle a pris des airs de pythoïsse, s'est mise à chuchoter :*

*... Tu entends, maintenant... ce silence?... Ce ronflement ténu... comme une fronde qui tournoie... au bout du bras immense, immense de la nuit... C'est le sang dans mes tempes, non?...*

Et ce qui doit arriver, arrivera... peut-être.

Alors – on l'imagine ainsi –, le lendemain, au cul de la voiture funéraire, les crêpes noirs des veuves glisseront sur des bouches cousues et des mines de circonstance, tandis que s'étirera un lent cortège accablé par la disparition d'un père à jamais condamné au silence.

Mais l'écrivain est là pour réveiller les morts.

\*

*Il est tard dans la nuit quand j'écris ces lignes.*

Dans *L'Invitation*, l'auteur poursuit son chemin de deuil et nous emmène cette fois sur les traces de la mère. Ces lignes écrites dans la nuit après une visite *là-bas* pour s'occuper de la maison et du jardin désormais déserts – visite dont il rentre *vanné* – sont d'un réalisme ordinaire troublant.

Le portrait de la mère d'abord, si aisément reconnaissable pour le lecteur car, encore une fois, si familier quand bien même cette mère ne ressemble qu'à elle ; puis le corps du fils en sa présence, que nous imaginons planté silencieusement devant elle, à la merci de sa tyrannie domestique et dans l'attente d'instant de douceur diffus auxquels il s'abandonne puisqu'il est si tard dans la vie de la vieille femme et qu'il en est ainsi depuis toujours.

*(...) l'amour était, pour elle, un nœud coulant passé au cou des siens, le moyen à ses yeux, en tirant sur la corde, de les tenir toujours au plus près de son cœur.*

Cette mère *éternellement nourricière*, son fils, lors de ses dernières visites, a fini par l'emmener au restaurant pour la protéger de la fatigue de l'organisation d'un repas et pour se protéger lui-même d'un risque d'intoxication [car] *inspecter les entrailles de son réfrigérateur et l'avertir d'un danger possible d'empoisonnement... c'était, chaque fois, s'exposer à ses foudres et au rire qui la prenait comme on rit au "mot" d'un enfant qui croyait pourtant dire quelque chose de grave.*

Précisément, c'est la présence de l'enfant derrière l'homme ou à l'intérieur de lui qui est touchante dans ce texte ; c'est son regard sur elle qui la voit si bien et depuis si longtemps ; c'est cet enfant, cet homme, ce fils, qui part à la recherche de l'image de sa mère après sa mort – *à la rencontre de son âme* – dans ce restaurant où il l'emmenait et où il l'invite à le rejoindre, non pas pour se soulager de *ce vague à l'âme sans fond* mais pour sentir enfin entre eux *cette vibration dans laquelle se tient la présence d'autrui, cette musique indéfinie, qui va de l'un à l'autre, douce et chaude, sans heurts, par frôlements, par glissements, sans froisser les feuillages de l'air, sans heurter le moindre silence.* Et imaginer un ultime message.

\*

Je le disais plus haut : l'écrivain est là pour réveiller les morts. Dans cette dernière nouvelle au titre énigmatique, *Portrait de l'auteur en jeune homme sur une table d'autopsie*, l'auteur



ne se contente pas de réveiller les morts, mais il empêche celui-ci de s'endormir. Ou, peut-être, se tient-il lui-même en éveil pour, le moment venu qui viendra forcément, avoir déjà fait un bout de chemin. Ou encore, nous annonçant que tout cela est sans espoir, il nous offre un dernier tour de manège de haute volée littéraire.

Le narrateur est donc un jeune homme de 30 ans – pour autant qu'il s'en souvienne – qui se retrouve sur une table d'autopsie après un accident de moto, sans doute pour offrir à la science ses organes en parfait état de fonctionnement... *Je pourrais m'avancer à dire que mon cœur battait comme une horloge suisse, que mes reins auraient pu servir d'alambic à un alchimiste, et que mes poumons étaient aussi nets qu'une nappe d'autel...*

Mais tout est anecdotique qui concerne son corps et ce qu'il vivait "avant", dont il se souvient par bribes, sans émotions mais non sans poésie... *Une bande de plage au soleil où un dauphin se décompose sur un lit de varechs, dans l'odeur de goudron des barques de pêcheurs...*

Ce texte, en vérité, est un long poème (dont, pour être franche, je n'ai su que penser à ma première lecture, lui trouvant je crois trop de mots... et dans lequel je me suis laissé immerger à la seconde) porté par deux voix : celle du jeune homme qui avait, semble-t-il, un certain goût pour l'écriture et une autre venue d'ailleurs :

*(...) cette voix dans mes oreilles, qui m'évite, quand je l'entends, de rouler mon esprit sur lui-même, de tourner ma pensée, comme ça, et de la retourner jusqu'à m'en donner le vertige. Je déteste pourtant, d'habitude, être dérangé quand je dors.*

Cette voix, donc, qui lui annonce d'entrée :

*Que cela soit clair entre nous, et sans cachotteries : ici, ton alphabet n'a plus de sens. Ton raisonnement n'a plus cours.*

avant d'entamer un long dialogue avec lui.

Ainsi, dans cette sorte de sommeil où j'ai la bienheureuse sensation d'être sur un nuage, en écho de miroir et de mots avec son double désincarné que d'aucuns appelleraient *son âme*, le jeune homme observe le monde et lui-même évoluer dans *un silence si pur que je n'entends que lui...* et, poursuivant ainsi son ultime voyage, retourne à l'origine.

Pour conclure ma lecture de ce recueil puissant et beau, nostalgique et terriblement vivant, j'ai envie de reprendre ces mots du jeune homme qui raconte mieux que personne l'écriture de Michel Diaz et justifient à eux seuls le plaisir de la découvrir ou de la retrouver :

*Moi, j'étais obsédé par la mélodie de la langue et, en tant que lecteur, j'allais vers les auteurs chez qui je la trouvais. Les hauteurs où je supposais que j'allais la trouver. La mélodie, ce n'est ni plus ni moins, pour un auteur, qu'un gage d'immortalité... ■*